

Tous dans l'même bateau ?

Dominique Denis

Numéro 131, printemps 2006

Réflexions sur le rôle des médias

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40733ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Denis, D. (2006). Tous dans l'même bateau ? *Liaison*, (131), 9–10.

Tous dans l'même bateau ?

DOMINIQUE DENIS

« TU NE PEUX PAS ÊTRE franco-ontarien et ne pas être engagé », me lançait mon ami Bernard Dionne il y a quelques semaines. C'était l'heure des bilans pour l'édition inaugurale de *Rencontres en chansons*, une série de rendez-vous mensuels visant à combler un besoin apparent dans le calendrier culturel torontois, et Bernard était visiblement frustré. Je savais bien que ses paroles ne m'étaient pas directement adressées, qu'il ciblait les médias dans leur ensemble, en raison de leur couverture jusque-là parcimonieuse de ce projet qu'il portait à bout de bras. Pourtant, son affirmation et le jugement sous-entendu m'obligeaient à une réflexion sur mon rôle et mes responsabilités en tant que critique.

Si je suis « engagé », à titre d'intervenant dans la sphère musicale franco-ontarienne, c'est presque malgré moi. Bien que j'en témoigne depuis une quinzaine d'années (pour *L'Express* de Toronto, CJBC, TFO et *Liaison*), je n'ai pas la fibre militante et je n'ai jamais abordé cette musique avec un parti pris patriotique. Et pourtant, je sais que mes interventions s'inscrivent dans une dynamique plus vaste, où elles acquièrent une portée politique, dans le sens où elles témoignent de l'existence d'une culture qui, si elle était soumise à la loi de la jungle, aurait sans doute déjà disparu.

C'est bien connu qu'en Ontario français, tout acteur de la scène culturelle est fatalement appelé à porter plusieurs chapeaux : critique, journaliste, maître de cérémonies, relationniste, juré au Conseil des arts, fonctionnaire, correcteur d'épreuves, etc., avec les risques de conflit d'intérêts qui en découlent. C'est la réalité du milieu minoritaire, et l'on apprend vite que, dans un tel environnement, l'objectivité absolue est absolument impossible. Au mieux, on peut aspirer à une subjectivité éclairée.

Deux poids, deux mesures

Malgré les progrès remarquables des dernières années, l'industrie musicale franco-ontarienne demeure fragile, et le critique doit résister au réflexe du « deux poids, deux mesures » lorsqu'il est appelé à évaluer une œuvre d'ici par rapport à des produits équivalents provenant de France ou du Québec. Combien de fois ai-je moi-même cédé à la facilité en affirmant au sujet d'un disque franco-ontarien qu'il avait « le mérite d'exister » ? C'est peut-être vrai, mais une telle réponse ne fait qu'esquiver une question plus délicate : dans un marché où le consommateur est libre de faire des choix viscéraux et/ou esthétiques plutôt que des choix solidaires, le disque en question vaut-il l'investissement de temps et d'argent ?

Mais les amitiés, la diplomatie, le mandat du journal (ou de la revue, ou de l'émission), voire l'instinct de survie, nous obligent à jouer le jeu, à accorder à cette nouveauté une écoute attentive, quitte à adoucir – ou carrément abandonner – le regard critique. Bref, pour ne pas trahir « la cause », on se trahit soi-même. C'est le genre d'attitude que l'on reconnaît en coulisses, dont on parle en aparté, mais que personne ne semble prêt à dénoncer ouvertement. Et le phénomène ne se limite pas à la musique : que ce soit à l'égard de l'ACFO, du Salon du livre de Toronto ou de toute autre manifestation culturelle ou politique, nous marchons en permanence sur des œufs.

Pour reprendre le propos du critique de théâtre québécois Hervé Guay, (cité dans *Le Dépit amoureux*), nous n'avons pas d'engagement personnel vis-à-vis des artistes. En d'autres mots, leur succès et même leur visibilité ne doivent pas dépendre de nous. Pour ça, il y a une autre profession, celle de relationniste. Le fait que les relationnistes ne soient pas assez nombreux en Ontario français

(ou qu'ils n'aient pas encore assez de ressources) ne signifie pas que les médias doivent assumer leur rôle. Trop souvent, pourtant, c'est ce qui se produit : les critiques et les journalistes « vendent » tel disque (ou tel bouquin, ou telle pièce) par le biais de papiers inexplicablement dithyrambiques. À l'instar de l'enfant qui crie au loup, ils crient trop souvent au chef-d'œuvre. Et le jour où ils sont confrontés à une œuvre vraiment magistrale, ils ont déjà usé tous leurs superlatifs. Se comporter de la sorte, c'est manquer de respect pour l'intelligence des artistes, mais aussi du public.

Cela me rappelle une discussion qui a eu lieu aux États généraux de la chanson et de la musique franco-ontariennes, tenus à Ottawa en 2003. Deux écoles de pensée s'opposaient : d'une part, certains percevaient les médias comme de simples messagers entre les artistes et le public et allaient jusqu'à souhaiter la création d'une presse à potins spécifiquement franco-ontarienne, qui « informerait » la population des allées et venues de Swing ou de la vie amoureuse de Véronic Dicaire, selon le modèle québécois. D'autre part, on retrouvait ceux qui osaient croire que notre scène culturelle et ses acteurs n'ont pas à jouer le jeu d'un vedettariat de façade, et, surtout, qu'ils ont les reins suffisamment solides pour s'exposer au regard critique, sans égard à « la cause ».

Regarder sous la surface

Quoi qu'on en dise, la production musicale franco-ontarienne demeure inégale. Ce qui est trompeur, c'est qu'en surface (qualité de la production et des musiciens, etc.), elle a atteint un niveau de compétence enviable. Mais sous le vernis, c'est-à-dire au niveau des chansons, force est de constater qu'on reste loin du calibre des meilleurs disques français ou québécois. Parmi les productions musicales franco-ontariennes des dernières années, combien laissent poindre le germe d'œuvres majeures ? Combien d'artistes sont susceptibles de rayonner de façon durable dans l'espace francophone en général, en dehors de leur rôle de témoins culturels ?

En fait, le piège, pour le critique, est justement de percevoir les chansons en termes d'œuvres « majeures » et « mineures », comme s'il s'agissait d'une hiérarchie absolue. Il conviendrait de parler, dans le cas qui nous intéresse, d'œuvres *importantes*, qui ont une valeur symbolique (pour reprendre l'expression de Maurice Lamothé), du fait qu'elles sont arrivées au bon moment et qu'elles ont trouvé écho auprès d'un certain segment de la population, en lui donnant les mots pour véhiculer une fierté identitaire et s'affranchir de ses complexes. C'est à ce niveau-là que le « mérite d'exister » devient une vertu. Dans cette optique, le « Notre place » de Paul Demers n'est pas une œuvre majeure, mais il s'agit indubitablement d'une chanson importante. Dans le même ordre d'idée, l'émergence d'une scène hip-hop franco-ontarienne témoigne d'une vitalité d'autant plus encourageante qu'elle reflète le nouveau visage multiculturel de l'Ontario français, même si aucun de ses représentants n'a encore su transcender les clichés du genre pour formuler un propos original.

Mais pour aller au-delà des vertus subjectives et des vicieuses symboliques, le critique, tant en milieu minoritaire que majoritaire, a un rôle à jouer, en aménageant un forum

d'échanges – un rôle que *Liaison* assume courageusement, il me semble – où il devient possible d'avancer des idées, des points de vue qui remettent en cause le consensus mou, la loi du « tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil ».

Un exemple ? Depuis des années, dans le cadre d'interviews et de tables rondes, je soulève la possibilité que la chanson franco-ontarienne, en tant que forme littéraire, soit minée par la pauvreté du français de nos auteurs et le caractère bâclé de leurs textes : vocabulaire limité, difficulté à maîtriser des structures syntaxiques et narratives plus ambitieuses, méfiance à l'égard des tournures qui ne seraient pas « de souche ». Et depuis des années, mes interlocuteurs esquivent la question, invoquant la vocation populaire – et donc populiste – de la chanson, ou encore le Règlement 17, entre autres torts historiques. Si l'Ontario français n'a pas encore produit de Brel ni de Desjardins, c'est en partie à cause de son faible poids démographique, mais aussi en raison de ce refus de confronter – et de surmonter – ses lacunes.

Dernier constat : sans la dialectique qu'engendrent des rapports francs et constructifs entre créateurs et critiques, la chanson franco-ontarienne risque de demeurer dans une perpétuelle adolescence, de ne pas dépasser les attentes de son public actuel, qui est, pour l'essentiel, d'âge scolaire. J'en conviens, c'est à cet âge-là qu'il faut les accrocher, leur donner la piqure francophone, mais on peut se demander si ces jeunes consommateurs de culture franco-ontarienne resteront à l'écoute lorsqu'ils auront atteint l'âge adulte et quitté cet incubateur culturel qu'est le système scolaire. Probablement pas, surtout si la chanson n'a pas grandi – et mûri – avec eux, si elle ne reflète pas leurs nouvelles préoccupations.

Malheureusement, il y a encore en Ontario français trop de gens bien intentionnés qui s'improvisent critiques ou journalistes, sans en posséder les outils d'analyse ni la vue d'ensemble, et qui pèchent par ignorance ou par charité. Car, si la rigueur sans passion mène à un exercice stérile (et ennuyant pour le lecteur), la passion sans rigueur est encore plus néfaste. Au mieux, on se retrouve en présence d'une armée d'« opinionistes », et au pire, de *cheerleaders* culturels. Un phénomène qui, loin d'être exclusif à l'Ontario français, se retrouve, à différents degrés, au sein de toutes les communautés francophones du Canada. Et la culture, franco-ontarienne ou autre, mérite mieux.

Pour moi, l'exigence critique est aussi une forme d'engagement. La volonté de s'impliquer, d'offrir son regard, ses réflexions, et de le faire avec honnêteté (même s'il arrive que cette honnêteté soit blessante), c'est ça, le rôle du critique. Chacun à sa façon, artistes, critiques et public franco-ontariens doivent accepter, sinon de jouer dans la cour des grands, tout au moins de jouer selon leurs règles. Un tel changement de paradigme, loin d'être une trahison, ne peut qu'être salutaire. ■

Chroniqueur musical depuis une douzaine d'années, Dominique Denis consacre sa matière grise à la rédaction de critiques hebdomadaires dans L'Express de Toronto. Il est aussi chroniqueur à l'émission hebdomadaire Panorama de TFO.